

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA

GAZETTE DES FAMILLES

Canadiennes et Acadiennes,

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 6. Québec, Décembre, 1874. No. 2.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ FERDINAND BELANGER.

SOMMAIRE:

La nouvelle année—Avis—Devoirs des enfants envers leurs parents—Paroles de Pie IX—Un indien de 122 ans—Guérison par le Sacré Cœur de Jésus—Conditions religieuses de l'Italie sous Victor Emmanuel—Le désert encore et quelques-unes des choses que l'on y rencontre—Occupations journalières du Souverain Pontife—Apparition de la Très-Sainte Vierge à Lourdes.

LA NOUVELLE ANNÉE.

Nous souhaitons à tous nos abonnés, jeunes et vieux, une bonne et heureuse nouvelle année. Que la paix et le bonheur règnent dans les familles de chacun d'entr'eux—et, qu'après les épreuves plus ou moins sévères de cette vie, le ciel, avec ses grandes joies, soit le partage de tous. Tels sont les vœux que forme sincèrement pour tous le Rédacteur, de la *Gazette des Familles*.

F. BELANGER, P^{TR}E.

A V I S .

1o. Nous prions nos lecteurs d'avoir un peu d'indulgence pour notre second numéro, que nous n'avons pu soigner autant que nous l'aurions voulu. Une grave chute, qui a failli nous fracturer le bras, en a été la cause.

2o. Nous rappelons à nos lecteurs, pour les encourager à nous aider, qu'une messe en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, sera offerte pour eux, tous les premiers vendredis de chaque mois. Cependant nous devons leur rappeler en même temps que ceux-là seuls auront part au fruit de cette messe, qui se seront acquittés de leur devoir à notre égard, en payant loyalement le prix de leur abonnement.

3o. Nous avons reçu bien des lettres encourageantes de prêtres et de laïques du Canada et des Etats-Unis, exprimant leur joie de voir la *Gazette* ressuscitée. Ils s'offrent généreusement à étendre la circulation de notre petite Revue et nous prient de leur permettre de nous servir d'agent comme par le passé. Nous acceptons bien volontiers les offres généreuses qu'ils nous font ; et, comme le temps nous manque pour remercier chacun d'eux en particulier, ils nous permettront ici de leur offrir à tous, d'une manière générale, l'expression de notre sincère reconnaissance.

40 Nous prions nos abonnés de nous transmettre le plus tôt possible le prix de leurs abonnements, afin de nous tirer de toute inquiétude et de nous donner à temps les moyens de faire face aux dépenses, plus considérables que plusieurs ne sauraient se l'imaginer, pour publier même une petite feuille comme la nôtre.

Nous remercions de tout cœur ceux en grand nombre, qui se sont déjà acquittés de ce juste devoir.

Pour les Etats-Unis et ailleurs, hors de la Puissance du Canada, où le papier-monnaie est plus ou moins déprécié, on voudra bien se rappeler qu'il faudra toujours nous remettre la valeur d'un écu plus dix centins en or, c'est-à-dire 70 centins. Hors du Canada, comme nous ne pouvons payer le postage au-delà des frontières, nos abonnés auront encore à donner quelques sous par année au bureau de poste de l'endroit où ils demeurent. Le tout cependant ne s'élève qu'à bien peu de chose.

50 Nos abonnés, qui ne recevront pas la Gazette régulièrement voudront bien nous en informer, afin d'apporter immédiatement un remède au mal.

Nous prions en général nos abonnés et surtout nos confrères dans le sacerdoce de vouloir bien faire connaître la petite Revue, et de nous

envoyer de temps à autre une liste de nouveaux souscripteurs.

Un de nos abonnés a trouvé à redire à une expression dont nous nous servions dans notre premier numéro : " *qu'on n'ait pas l'audace de nous renvoyer notre petite feuille,*" ajoutant que l'on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du fiel. Nous pouvons assurer nos lecteurs en toute sincérité et franchise que nous n'avions certainement d'autre intention alors que de nous permettre un léger et bien innocent badinage. Nous sommes bien éloignés de nous imaginer que personne doive nécessairement souscrire à notre Gazette. En tous cas, s'il nous est arrivé par la phrase en question de blesser qui que ce soit, nous leur en demandons bien pardon, promettant de tâcher de faire mieux à l'avenir.

⚡ Ceux qui doivent quelque chose à la *Gazette*, avant le 1er Novembre dernier, doivent régler cela avec le Révd. M. Leclerc, et non pas avec nous ; au contraire, tout ce qui est dû à la *Gazette* depuis le 1er Novembre dernier doit nous être envoyé à nous-mêmes, soit directement, soit indirectement, par le moyen de ceux qui ont l'obligeance très grande de nous servir d'agents.

COMMENT NOUS REMETTRE LE PRIX DE L'ABONNEMENT.

Dans la ville de Québec, nous nommons M.

Israël Turcotte, notre agent, pour recueillir le prix de l'abonnement à la *Gazette*. Nous prenons ce moyen, quoique dispendieux, afin d'épargner à nos abonnés, ainsi qu'à nous-mêmes, beaucoup de trouble inutile.

Hors de la ville de Québec, nos abonnés pourront nous faire parvenir ce qu'ils nous doivent par lettre, mais en ayant bien soin de prendre toutes les précautions nécessaires, surtout lorsque les lettres contiennent un montant un peu considérable. Autrement nous ne serions pas responsables des pertes, qui pourraient avoir lieu.

Messieurs les curés, qui le voudraient bien lorsqu'ils viennent en ville, pourront déposer le montant, dû par leurs paroissiens, entre les mains du Révd. M. Collet, à l'archevêché, donnant toujours les noms de ceux pour qui le paiement se fait.

Quant à nous même, notre adresse est celle-ci :

RÉVD. F. BELANGER,

No. 10, Rue Couillard, Québec.

Le numéro de notre boîte au Bureau de Poste est 60.

Deuxième entretien sur la Famille.

DEVOIRS DES ENFANTS ENVERS LEURS PARENTS.

(Suite).

Dans le premier entretien nous avons fait voir que les enfants doivent honorer et respecter leurs parents : la raison et la foi sont d'accord sur ce point.

Comment maintenant les enfants honoreront-ils leurs parents ? — Ils les respecteront comme les représentants de Dieu à leur égard, et conséquemment ils leur rendront toujours le respect, qui leur est dû, et par leurs paroles et par leurs actions, selon la maxime de l'Esprit Saint : "Honore ton père en parole et en action ainsi qu'en toute patience." Sir 3, 9.

Le respect intérieur, qui ressort du sentiment que l'on a de la dignité paternelle, se montrera donc dans les enfants par la modestie de leurs paroles, quand ils s'adresseront à leurs parents, par leur condescendance, leur douceur, et le ton modéré de leur voix.

Ils ne manqueront jamais en outre de se montrer dans leur conduite, toujours et partout, polis, agréables, prévenants et ils ne laisseront jamais rien paraître dans leur maintien ni dans leur démarche, qui puisse déroger au respect dû à leurs parents.

Le Patriarche Joseph nous a laissé un bel exemple en ce genre, lui, qui, quoique placé au plus haut rang après Pharaon dans la terre de l'Égypte, se fit un devoir cependant d'aller tout joyeux à la rencontre de son vieux père, qui

néanmoins appartenait à la classe des bergers pour lesquels les Egyptiens avaient le plus souverain mépris, et, en versant des larmes de joie, de lui sauter au cou et de le présenter lui-même au Roi Pharaon, son Maître. 1, Moïse 46, 49.

De même le grand roi Salomon savait aussi ce qu'il devait à ceux qui lui avaient donné le jour. L'Écriture Sainte nous le représente, se levant avec empressement de son trône, à l'aspect de sa mère Bethsabée, lorsqu'elle entrait dans son appartement royal, allant à sa rencontre, s'inclinant devant elle, lui adressant la parole avec une déférence toute singulière, puis la conduisant à un trône, qui était placé à la droite du sien propre. 3, Roi, 2, 19.

Mais l'exemple de beaucoup, le plus extraordinaire en ce genre nous a été donné par Jésus-Christ lui-même, le Fils de Dieu fait homme. "Honore tes parents, dit à cet égard St. Ambroise, honore tes parents, parce que le Fils de Dieu a aussi honoré les siens." Vous savez ce que l'Évangile a dit de lui : "Et il leur était soumis."

Quand un Dieu daigne ainsi rendre honneur à ses humbles serviteurs, pouvons-nous trouver pénible d'accorder à nos parents le respect qu'ils méritent à tant de titres ?

À la demande de qui Notre Seigneur condescendit-il à opérer le premier de ses miracles sur cette terre ? À la demande de sa Mère bien aimée, qui lui en avait témoigné le désir. Bien que le temps, désigné par lui pour commencer à manifester sa puissance par des prodiges, ne fût pas encore arrivé, néanmoins, par respect pour sa mère, il n'hésita pas à changer l'heure de ses

desseins adorables, pour lui donner un témoignage du respect et de l'amour qu'il avait pour elle, et aussi pour lui épargner la honte d'un refus en présence de l'assemblée, probablement nombreuse, à laquelle il présidait aux noces de Cana, en Galilée.

N'ayons jamais honte d'imiter en ceci l'exemple du Sauveur des hommes, quelque soit la hauteur du rang que nous puissions occuper au-dessus de nos parents. Nous marcherons alors sur les traces d'âmes nobles et de cœurs généreux, qui comprenaient que, malgré les grandeurs et les dignités que la Providence leur avait prodiguées, leurs pères et leurs mères n'en restaient pas moins, pour tout cela, les représentants à leur égard du Grand Roi de l'univers.

Le Pape Benoit XI appartenait à la liste de ces âmes bien nées. Ce pape ne pouvait se vanter d'une bien noble extraction; au contraire, il était né pauvre de parents pauvres. Mais ses hautes vertus et ses mérites furent tels qu'il finit par ceindre son front de la couronne des Papes, et monta en 1303 sur le trône des Pontifes Romains, comme le successeur de St. Pierre.

Un jour qu'il se trouvait à Pérugin, sa vieille mère, une bonne villageoise de la campagne, vint l'y rencontrer, pour le complimenter sur sa récente élévation et lui souhaiter bonheur. Afin que le pape ne fût pas exposé à se sentir humilié par la présence de cette humble femme du peuple, de riches dames du pays s'étaient fait un devoir de la couvrir d'habits précieux et éclatants.

Mais le pape ne voulut pas reconnaître sa mère sous cette fastueuse livrée, parce que comme il le dit lui-même, sa mère, étant une pauvre femme de journée, ne pouvait porter de si riches vêtements.

La bonne mère fut donc obligée de se revêtir de ses habits ordinaires, et alors elle fut reçue par le pape, son fils, avec tous les témoignages possibles de respect et d'amour, et comblée de bienfaits, par lui.

S'il arrive quelquefois que les enfants, s'oubliant eux-mêmes, perdent de vue ce qu'ils doivent de respect à leurs parents, qu'ils ne craignent jamais, qu'ils n'aient jamais honte de faire la réparation nécessaire, comme Charles XII, roi de Suède.

Celui-ci aimait passionnément le vin dans sa jeunesse, et plus d'une fois sa passion le conduisit jusqu'à l'ivresse. Dans une de ces circonstances, il se permit d'adresser à sa mère des paroles très-dures et très-offensantes.

Le jour suivant, un de ses amis lui fit remarquer combien sa conduite de la veille avait été cruelle et blessante pour sa pauvre vieille mère. Le jeune homme l'écouta, d'une oreille fort attentive et avec un bien grand calme; et, après avoir sérieusement réfléchi pendant quelques instants, il ordonna avec impétuosité qu'on lui apportât une bouteille de vin et un verre!

Prenant alors la bouteille et le verre dans sa main, il se rendit aux appartements de la reine mère. "Ma mère, lui dit-il, hier je vous ai causé de la peine et du chagrin." Là-dessus il remplit le verre de vin, autant qu'il pouvait en con-

tenir, puis avala le tout jusqu'à la dernière goutte en présence de sa mère étonnée, et dit ensuite : "Ma mère, c'est le dernier verre de vin que je boirai jamais : dorénavant plus une goutte tant que je vivrai." Et il tint parole.

Si tous les enfants, qui peuvent avoir manqué de respect à leurs parents, n'ont pas le même courage pour réparer aussi noblement leur faute, qu'ils se hâtent au moins de demander pardon, lorsque, dans un moment de colère ou de passion quelconque, ils ont chagriné les auteurs de leurs jours, soit par leurs paroles, soit par leurs démarches.

—000—

Paroles de Pie IX.

Le premier jour d'Octobre, en réponse à quelques Associations de Jeunes Gens de Rome, notre St. Père le Pape fit un discours dont nous extrayons les paroles suivantes :

"Où le Pouvoir Temporel est indispensable au Souverain Pontife pour le libre exercice de son Pouvoir Spirituel. Le Chef de l'Eglise a besoin d'une autorité temporelle pour pouvoir jouir de cette liberté d'action, qui lui est nécessaire.

Il est vrai que, si au lieu du Pouvoir Temporel, les successeurs de St. Pierre eussent reçu le même pouvoir que possédait le Prince des Apôtres, et dont nous voyons une frappante évidence dans la mort d'Ananie et de Saphire, ils pourraient bien se passer du Pouvoir Temporel

pour gouverner librement l'Eglise de Dieu. Mais, puisque Dieu en a ordonné autrement, et que nous, n'avons pas le pouvoir que possédait St. Pierre, il est absolument nécessaire que les Souverains Pontifes ne soient, en aucune manière, sujets à aucune autorité humaine, afin de pouvoir gouverner l'Eglise de Jésus Christ en toute liberté; ils doivent conséquemment posséder un pouvoir temporel.

Nous avons donné ces quelques phrases du discours du St. Père, pour faire remarquer à nos lecteurs qu'il est loin de partager l'opinion de certains Catholiques mêmes, qui se réjouissent presque que le Souverain Pontife ait perdu le petit royaume, dont il était autrefois le Chef temporel.

—000—

Un Indien de 122 ans.

Nous apprenons que le curé de Santa-Cruz, dans la Haute-Californie, vient de faire parvenir à Notre Saint-Père le Pape, par l'intermédiaire de Son Eminence le Cardinal Franchi, préfet de la Propagande, la photographie d'un indien qui vit encore et qui est arrivé à 122 ans. Au bas de la photographie on lit ces mots en espagnol par l'indien lui-même: "Yo, Justiniano Roxas, de 122 anos, si santissimo PaPa desios muchos anos de vida." — (Moi, Justinien-Coxas, de 122 ans, je souhaite au Saint-Père de longues années de vie).

Rien de plus touchant que ce souhait de lon-

généralité adressé par l'homme le plus âgé peut-être de notre temps au pape dont le Pontificat a dépassé tous les autres en longueur.

L'écriture du vieillard indien, Roxas, est assez ferme, droite comme les caractères gothiques et ressemblant quelque peu à celle du Saint-Père, quoique moins belle. Le Curé de Santa Cruz, don Joaquin Adam, ancien élève de la Propagande, déclare dans sa lettre au Cardinal Franchi, que le nommé Justinien Roxas, âgé de 122 ans, né et baptisé dans la mission de Santa-Cruz, a effectivement écrit de sa propre main les lignes que nous avons rapportées, et pour constater l'âge de son paroissien, le curé a envoyé l'extrait de la foi de baptême, telle qu'elle se trouve datée dans le premier registre des baptisés de la paroisse, sous le numéro 109 de la huitième page.

Dans sa lettre au cardinal préfet de la Propagande, le curé atteste que l'indien Roxas a toujours mené une vie exemplaire. Le Dimanche il se rend encore à la messe, tout seul appuyé sur son bâton.

Enfin, le curé de Santa-Cruz prie Son Eminence le Cardinal Franchi d'obtenir la bénédiction apostolique pour le vieillard indien qui appelle le Pape "Capitan de los Padres."

Le Sacré-Cœur de Jésus.

Que nos lecteurs n'oublient pas que cette petite feuille est placée sous la protection du

Sacré Cœur du Divin Rédempteur des hommes. C'est pour cette raison que nous nous efforçons, autant que les circonstances nous le permettent, d'en dire au moins un petit mot dans chacun de nos numéros.

Soyons bien persuadés que si nous faisons quelque chose pour honorer ce cœur adorable, nous attirerons du ciel sur nous et nos familles les faveurs les plus privilégiées, des grâces de choix. C'est Notre Seigneur lui-même qui en a fait, à plusieurs reprises, la promesse solennelle à sa fidèle servante, la vénérable Marguerite Marie.

Nous avons connu nous-même intimement un prêtre respectable, que la mort nous a enlevé, il n'y a pas encore un grand nombre de mois. Ce saint prêtre nous racontait un jour le trait suivant, pour nous faire comprendre combien Notre Seigneur est fidèle à la promesse dont nous venons de parler.

A peine âgé de 17 ou 18 ans, nous dit-il, nous étions déjà aux portes de la mort. La terrible consommation nous y avait conduit impitoyablement, malgré tous les efforts des médecins les plus habiles du pays. Il ne nous restait à peine que quelques vestiges des poumons. Cloué à notre lit par la faiblesse de tout notre être, nous attendions, à chaque instant, la fin de nos douleurs. Cependant, quoiqu'assez résigné à la volonté de Dieu, nous aurions néanmoins désiré pouvoir vivre encore quelques années, pour travailler un peu au salut des âmes et à la plus grande gloire de Dieu.

Une pensée nous frappa alors, bien singulière

en soi, mais qui sans doute nous vint du ciel, comme la suite semblera le prouver. Nous ressentîmes un bien grand désir de faire un pèlerinage au tombeau de la vénérable Marguerite Marie, éprouvant en même temps une espèce de certitude que, si d'une façon ou d'une autre, nous pouvions nous y transporter, une guérison complète serait la récompense certaine de tous nos efforts.

Nous nous en ouvrimés à notre supérieur. Le bon père ne put s'empêcher de sourire. Comment ! dit-il, mais, mon cher enfant, vous aurez expiré vingt fois avant d'arriver au tombeau de la Bienheureuse ! Vous n'ignorez pas qu'une 30e ou 40e de lieues nous séparent de cet endroit béni.

Mais, mon Rév. Père, reprit le jeune homme, je vous en supplie ! Permettez seulement, et je vous reviendrai plein de vigueur et de santé, capable de rendre quelques services avant de mourir, et de racheter ainsi un peu le temps perdu ! Le supérieur, touché de la grande foi du jeune homme et n'ignorant pas non plus l'intensité de son affection pour le Sacré Cœur de Jésus, finit par se laisser fléchir, espérant, pour ainsi dire, contre toute espérance.

Le jeune homme, à qui il ne restait plus qu'un souffle de vie, qui en était arrivé à la dernière phase de la consommation, partit donc, étendu sur un lit, et, contre l'attente de ceux qui l'accompagnaient, il parvint enfin au tombeau de la sainte. Aussitôt il demanda qu'on le conduisit à l'église même où se trouvent les restes de cette servante du Seigneur.

A peine eut-il récité quelques prières au Sacré Cœur et à la sainte, et touché de sa main le tombeau de celle-ci, qu'il sentit dans tout son corps comme un travail extraordinaire; et plein de reconnaissance il s'écria en présence de ceux qui étaient avec lui : "Grâce au Sacré Cœur, grâce à la Vénérable Marguerite Marie, je suis guéri!"

En effet, il se leva de lui-même du grabat, où il était étendu. Il était parfaitement revenu à la santé! Il put reprendre ses études et les terminer avec le plus grand succès. Peu de temps après avoir été ordonné prêtre, il fut envoyé au Canada, où il travailla vigoureusement pendant un grand nombre d'années au salut des âmes, dans la jouissance toujours d'une forte et vigoureuse santé. Québec a été témoin de son zèle. Il a laissé de son passage des souvenirs qui dureront probablement aussi longtemps même que l'antique ville que nous habitons. Après avoir atteint une verte vieillesse, il s'éteignit dans le Seigneur à Montréal, où ses restes mortels reposent en paix, en attendant la récompense que son attachement au Cœur Sacré du Rédempteur lui aura certainement méritée. Le nom de ce vénérable et bien-aimé prêtre était George Schneider, de la Compagnie de Jésus.

—000—

Condition déplorable de l'Italie au point de vue religieux.

Monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans, en France, a adressé dernièrement, à son retour

d'un voyage à Rome, au premier ministre de Victor Emmanuel une lettre, qui lui a valu de la part de Pie IX des compliments très flatteurs. Cette lettre nous donne une description si éloquente du triste état de l'Italie, que nous ne pouvons nous empêcher d'en publier d'assez longs retraits.

L'éloquent évêque, après avoir parlé des belles promesses faites par Victor Emmanuel et ses ministres, continue ainsi :

“ Tels ont été vos engagements et vos promesses; Voyons vos actes.”

L'évêque d'Orléans aborde ensuite l'exposé des actes de spoliation dont l'Eglise a été victime :

“ Eh bien ! monsieur, votre bonne foi ne vous permet pas de le nier, après de si solennelles promesses, ce que les Piémontais apportaient à Rome et au Pape, étrangers libérateurs ! c'était l'oppression, la spoliation, la ruine.”

“ En effet, une fois ces précautions prises devant la légèreté de l'opinion publique, qui se paye si facilement de mots, et la défaillance des consciences politiques qui ne demandent qu'à être trompées, on a mis la main à l'œuvre, habilement, légalement, et on s'est donné carrière.”

“ La première chose que votre chambre des députés a faite, ça été de voter, et votre Sénat a sanctionné, et votre roi a promulgué une loi qui applique à Rome, et à tout le patrimoine de Saint-Père, les lois des 7 juillet 1865, 15 août 1867, 20 juillet 1868, 11 août 1870 ; c'est-à-dire tout ce chef-d'œuvre de législation spoliatrice, qui enlève toute propriété à l'Eglise, disperse son

patrimoine séculaire, confisque tous ses biens, anéantit ses corporations religieuses et ébranle sa constitution elle-même.

“ Et il a été institué, par cette même loi, une *junte dite liquidatrice*, qui poursuit silencieusement, implacablement, l'œuvre de spoliation par laquelle votre gouvernement prétend répondre “ à l'attente de l'Europe et à la CONFIANCE DES “ CATHOLIQUES.”

“ Ainsi donc, vous aviez promis de tout respecter, de tout conserver, et les corps moraux ecclésiastiques, et leur organisation et leurs propriétés : et vous avez tout confisqué, tout bouleversé, tout détruit.

“ Et, à l'heure qu'il est, que possède l'Eglise à Rome ?

“ Rien ; le Pape ne possède en propre pas même Saint-Pierre, ni le Vatican ; pas même la chapelle où il dit la messe, pas même la chambre où il habite.

“ On avait dit : *le Vatican et un jardin*. On y est arrivé. Et encore le Vatican et ses jardins ne sont pas au Pape, mais à vous. Il en jouit, sous votre bon plaisir.

“ Il est là comme un locataire et un étranger, dans ce palais bâti par les papes et plein encore de la majesté de leur souveraineté séculaire.

“ Du reste, il ne peut plus mettre le pied dans Rome. Ne dites pas que vos lois, ne le lui interdisent point. Votre présence à Rome le lui interdit ! Peut-il exposer sa personne sacrée à des manifestations tumultueuses, comme celles dont nous avons été témoins ces jours-ci mêmes, où des cris de mort retentissaient contre lui jusqu'au seuil du Vatican ?

“Voilà donc la situation actuelle du Pape et de l'Eglise dans cette Rome où vous avez pris l'engagement de tout sauvegarder.

“La personne du Pape est entre vos mains, le Sacré-Collège entre vos mains, le futur conclave entre vos mains.

Mais de plus :

“Depuis le Souverain Pontife jusqu'au dernier clerc de la dernière église de Rome, tout est à votre merci; le pain quotidien de tout le clergé dépend de vous : Pape, cardinaux, évêques, prêtres sont, pour leur subsistance matérielle, sous le joug de votre finance; une révolution, une guerre, un caprice de vos Chambres, et tout le clergé de Rome peut être tout-à-coup réduit à la mendicite.

“Ah! il déplaît aux ministres italiens qu'on appelle *le grand fait de la libération de Rome une main-mise du fisc italien sur l'Eglise!* Mais avouez, monsieur, que si je voulais appeler les choses par leur nom, je devrais me servir d'un autre mot.”

Mgr. d'Orléans parle ensuite de la suppression des ordres religieux.

“Hécatombe immense! des milliers de religieux et de religieuses, en Italie, frappés par vos lois, se sont vu arracher de ces asiles séculaires de la piété, de la science et de la charité, qu'ils avaient fondés et où ils avaient droit de vivre et de mourir. A Rome seulement, 126 couvents d'hommes abritaient 2,375 religieux, 90 couvents de femmes, 2,183 religieuses; vos agents, vos soldats ont fait irruption dans ces asiles vénérables, et le cri des proscriptions antiques a été attendu de nouveau!

Hæc mea sunt, veleres, migrate coloni!

“ Et il a fallu partir, s'arracher à la paix de ces sanctuaires, et tout vous abandonner. Et les voilà aujourd'hui, dispersés, errants, abrités comme ils peuvent dans les maisons où la charité a bien voulu leur ouvrir un refuge.

“ Plus habiles que ne le fut autrefois la révolution française, vous avez mis, je le sais, un tempérament à votre spoliation : ces religieux, que vous avez jetés dans la rue, après les avoir dépouillés de tout, vous vous êtes reconnu à vous-mêmes un devoir de justice et d'honneur envers eux : *Un debito di giustizia è d'onore.*

“ La justice et l'honneur ! Grands mots et grandes choses ! Voyons comment le gouvernement italien les a entendus, et ce que la justice et l'honneur vous font donner pour vivre à ceux que vous chassez de leurs maisons, après leur avoir tout pris.

“ Aux profès des ordres mendiants, vous donnez 250 fr. un peu plus de 50 cent, par jour, et aux convers des mêmes ordres, 144 fr., ou même 96 fr., c'est-à-dire 25 cent, par jour selon leur âge.

“ En leur donnant un secours si cruellement dérisoire, vous supposiez sans doute qu'ils recourraient à la charité publique ; mais voilà qu'en même temps vos lois de police leur défendent d'y recourir, et vous leur interdisez la quête au nom de la moralité sociale : *abitudine dannosa nei rispetti della moralità sociale.* Eh bien ! au nom de la moralité sociale, qu'ils meurent de faim et s'en tirent comme ils pourront !

“ Pour les convers des ordres qui ne mendient pas, il faudra que, selon leur âge, avec 300 fr., 240 fr. et 200 fr., au milieu de la cherté croissante de toute chose, ils vivent.

“ Quant aux religieux, et aux religieuses de chœur, s'ils ont soixante ans et plus, ils recevront 600 fr. par an ; s'ils ont de quarante à soixante ans, 480 f., et encore, quand ils auront atteint soixante ans, ils ne recevront pas d'avantage ; et s'ils ont moins de quarante ans pas même 1 fr. par jour, 360 fr.

“ Autre énormité. Il y a à peu près cent vingt évêques à qui on a tout enlevé : leur maison, leurs biens, et qui ne reçoivent rien de vous, pas même la pension des religieux convers.

“ Le Pape leur fait une aumône, 500 fr. par mois. Certes, si quelque chose devait échapper à votre fiscalité, c'est ce secours qui vient du Denier de saint Pierre, qui est deux fois une aumône, l'aumône du Pape et la nôtre. Eh, bien ! sur cette aumône même chaque évêque doit vous payer un impôt.

“ Parmi ces religieux de tout ordre, il y en avait de vieux, d'infirmes, de malades, d'aveugles ; qu'en a-t-on fait ? On a trouvé un moyen économique de les faire vivre, et j'ai été témoin à Rome d'un douloureux spectacle : c'est dans la maison des Capucins, près du palais Berberini, que cela se passe. Là, on a réuni et on voit entassés tous les vieillards, tous les infirmes, de tous les anciens couvents de Rome ; ils ont été arrachés, en pleurant, des maisons où ils avaient vécu sous une règle de leur choix et où ils avaient bien acheté certes, le droit de mourir,

par toute une vie de labeur et de pénitence consumée là : non, ils mourront, tristes, désolés, abandonnés dans cet hôpital de votre invention, loin de tous ceux qui les aimèrent et furent les compagnons de leur existence.....

“Voilà ce que deviennent les personnes ; voyons ce que deviennent les choses.....”

“La spoliation des ordres religieux est complète, absolue ; tout, maisons, jardins, cabinets, musées, bibliothèques, archives, objets rares, tous ces trésors de la religion, de la science, de l'art, de l'antiquité, tout a été enlevé aux monastères. C'est vous désormais qui disposerez de tout.....”

“Les archives de la Chartreuse de Pise, qui remontent aux Xe siècle, on menace de s'en emparer.....”

“200,000 volumes composaient la magnifique bibliothèque des savants religieux du monastère de la Minerve : que plaira-t-il d'en faire ?”

“Moins riche, mais très-belle encore était la bibliothèque Vallicelliana, chef-d'œuvre d'art, possédant 40,000 volumes et 3,000 manuscrits. C'est là que les fils de Saint-Philippe de Neri conservent la bibliothèque du saint fondateur ; 300 volumes *annotés par lui*. Cette bibliothèque, telle encore aujourd'hui qu'au temps de Baronius, n'a-t-on pas voulu la bouleverser, la partager en dix salles, pour y installer je ne sais quoi ?”

Je parcourais ce magnifique couvent de l'Oratoire de Saint Philippe, où se rencontrent tant de souvenirs chers à la piété : dans un coin reculé, où l'on ne parvient qu'avec peine par des portes basses et des escaliers de service, sont

relégués quelques membres de l'ancienne communauté, tolérés encore là par grâce. C'est dans cette maison usurpée, envahie par la violence, et sous les yeux de ce qui reste des anciens possesseurs, qu'on a installé les tribunaux et qu'on rend la justice. J'ai vu la foule des plaideurs encombrer ses cloîtres. Eh bien laissez-moi vous dire, monsieur le ministre, que si j'étais votre procureur général, au nom du 7^e commandement : *Non furaberis*, dans cette maison dérobée par vous, je commencerais par requérir contre vous-même !

“ Et tant d'autres bibliothèques, incomparables trésors de science sacrée et profane, instruments de nos études et de nos labeurs, que nos papes, nos cardinaux, nos moines ont créé avec tant de patience et de génie, vous croyez que nous pouvons voir sans tristesse et sans alarmes tout cela passer dans vos mains ?

“ N'y aura-t-il pas un jour où, avec les vieux calices et les vieux tableaux le gouvernement italien, aux abois de plus en plus, vendra tout cela aux Anglais ?

“ Et que ferez-vous aussi de ces cloîtres envahis par vos agents ?

“ J'ai vu, à Naples, la célèbre Chartreuse, ce monastère admirable que toute l'Europe a visité, sur cette belle montagne en face du Vésuve et de cette mer rayonnante. Autrefois un religieux affable et bon accueillait le voyageur, lui offrait un rafraîchissement, lui montrait avec intelligence le monastère : c'est aujourd'hui un grossier soldat, faisant des efforts ridicules pour parler un mauvais français, qui vous reçoit, qui

vous conduit. A la place de la superbe bibliothèque enlevée et jetée on ne sait où, on a mis un magasin de verres de Venise et de faïences peintes : voilà un grand progrès pour la civilisation ! Des 32 religieux qui étaient là, deux seulement sont restés, qui errent tristement dans la solitude de ces cloîtres désolés ; plus de chants des louanges de Dieu, plus de ces vieux moines blancs qui se promenaient majestueusement sous ces beaux portiques, et se levaient pour prier Dieu dans la splendeur des nuits de Naples, pendant que toute la grande et populeuse cité dormait au pied de la sainte montagne !

Ainsi la religion, la poésie et l'art avaient sanctifié tous les sommets, toutes les vallées, tous les sites radieux de cette belle Italie. De partout la prière y montait vers Dieu en accents ininterrompus. Dans ces solitudes comme dans ces cités, partout l'âme y avait des asiles pour la vie désintéressée et sainte, pour l'étude tranquille, pour les dévouements de l'apostolat et de la charité. Toutes ces créations de la foi catholique sur cette terre chrétienne ont disparu ou vont disparaître ; on ne renverse pas encore tous ces murs ! mais l'âme n'y est plus ! La vie n'y est plus ! On n'y a laissé ni religion, ni poésie, ni vérité, ni rien.

L'*Ara cæli*, ce monument de la victoire du Sauveur sur Jupiter capitolin, on l'a transformé en corps de garde. Eh bien, oui, sur ses dalles, la crosse du soldat remplace enfin la sandale du moine ; voilà encore un beau progrès !

Ces admirables cloîtres de Michel Ange aux Thermes de Dioclétien, qu'en a-t-on fait ? Ces

lignes si pures, si grandes, si simples, on les a brisées, déshonorées.

“ On parle de faire un grand théâtre de l'église du *Gesù* et une chambre de commerce de l'église de Saint Ignace.

“ Ces cellules si vénérées de saint Ignace, de saint Louis de Gonzague, de Stanislas de Kostka, de saint Philippe de Néri ; ces souvenirs de saint Ambroise, de Saint Jérôme, de saint François d'Assise, de saint Dominique et de tant d'autres, que vont-ils devenir ?

“ Il y a des églises en Italie qu'on a changées en écuries ! Faut-il aussi le croire ?

“ Et le jour prochain, hélas ! où le clergé italien et romain, étant diminué par la suppression des ordres religieux et par tant d'autres causes, vous trouverez qu'il y a en Italie et à Rome des églises de trop, à quelles dévastations, à quelles profanations ne peut-on pas s'attendre ?

“ Car devant lequel de nos souvenirs religieux vous arrêtez-vous !

“ Qu'a-t-on fait du Colysée même, cette terre baignée du sang des martyrs, dont un Pape ramassait avec respect la poussière, pour la donner à un empereur d'Allemagne qui lui demandait des reliques, en lui disant : “ Vous voulez des reliques, en voilà : ici, la poussière même est sainte ! ” Par la main d'un oublieux et ingrat archéologue, on a abattu le chemin de la croix si vénéré : on a profané le sol par des fouilles inutiles ; on a fait gratuitement cette blessure à la piété catholique !

“ Ne dites-vous pas aussi que les Catacombes sont à vous ? Voilà que l'Eglise désormais ne

pourrait plus descendre librement aux Catacombes ! Les Catacombes, son plus cher trésor, son berceau, la sépulture de ses martyres, le sanctuaire de ses plus héroïques souvenirs, que le paganisme a respectées, que toutes les générations chrétiennes ont visitées à genoux, c'est vous qui en disposeriez, à votre gré !

“ Qu'on vous laisse faire, et il ne tardera pas à être vrai de le dire :

Rome n'est plus dans Rome !

“ La Rome chrétienne, toute sa physionomie religieuse, aura bientôt disparu sous des mains avides.

“ Et vous dites que vous voulez **RÉSOLU**RE LA QUESTION ROMAINE *sans blesser* LE SENTIMENT *des nations catholiques* et en répondant A NOTRE CONFIANCE ! ”

“ Je vous le demande à vous-même, en honneur et de bonne foi, est-ce là ce que vous faites ? ”

(A continuer.)

— 000 —

Le désert encore et quelques-unes des choses qu'on y rencontre.

Nous avons dit à nos lecteurs dans notre dernier numéro que le désert est une suite de vastes plaines sablonneuses et de montagnes souvent élevées, et dépouillées, comme les terrains à leurs pieds, de toute espèce de végétation, et nous leur avons fait aussi remarquer que l'eau ne s'y rencontre que très rarement.

Cette dernière remarque rappelle tout naturellement à notre pensée l'illusion singulière, dont les voyageurs à travers les déserts, ainsi que les chameaux qui les portent, sont souvent les tristes jouets. Nous voulons parler du *mirage*, phénomène fort curieux, qui s'est en plusieurs circonstances reproduit sous nos propres yeux, lorsque, par un soleil ardent, nous cheminions tranquillement à travers la solitude, qui nous environnait de toutes parts, et dans des temps parfois, où l'eau, que contenaient nos outres, avaient perdu toute sa fraîcheur, et retenait à peine aucune des qualités nécessaires pour étancher agréablement notre soif.

Tout à coup, lorsque peut-être nous songions aux sources limpides, que nous avions depuis longtemps laissées loin derrière nous, dans les climats plus tempérés de nos pittoresques campagnes de l'Amérique et du Canada, tout-à-coup, disons-nous, nous apercevions devant nous une vaste nappé d'eau d'un bleu d'azur vraiment céleste ! L'illusion était, on ne peut plus complète. Nous avions devant nos regards un immense lac, rempli d'une onde des plus pures et des plus claires. Nous étions certains de découvrir sur les bords de ce nouvel étang des chameaux et des hommes, très bien dessinés, qui s'empres- saient à l'envie d'y étancher leur soif,.....des arbres, de magnifiques paysages, etc., etc. Nos chameaux eux-mêmes, dont les réservoirs intérieurs étaient aussi probablement plus ou moins épuisés, semblaient alors être eux aussi sous le charme de la même méprise; quoique, sans aucun doute, ils eussent été trompés des centaines et

des centaines de fois auparavant, comme ils devaient l'être cette fois encore.

Nous les voyions alors accélérer instinctivement le pas ! Mais, après quelques quarts d'heure de marche forcée, ils ne trouvaient, de même que nous, dans l'endroit où ils s'étaient empressés d'arriver, que des sables arides, comme ceux qu'ils avaient laissés derrière eux.

Le beau lac avec tout son azur, avec ses eaux, en apparence, fraîches et limpides, avait cessé d'exister !

Nos lecteurs pourront se faire une idée de la grandeur de l'illusion, quand ils se rappelleront, que les chameaux eux-mêmes, devant les yeux desquels, ce phénomène a lieu si souvent, en sont néanmoins trompés chaque fois. Ces eaux apparentes ne sont que de légères vapeurs, ce semble, qui s'élèvent dans les airs, et auxquelles les rayons du soleil prêtent toute la couleur de l'eau avec toute sa pureté, et qu'ils prennent plaisir à façonner dans toutes les formes imaginables, de sorte que l'œil trompé du voyageur croit y voir, comme nous le disions plus haut, des hommes, des chameaux, etc., etc., des navires, des arbres, le tout si parfaitement reproduit, qu'il faut réellement faire un effort pour se persuader que toute la scène devant soi n'est que déception et illusion.

Ce phénomène du mirage n'a lieu naturellement que lorsque l'air est pur et serein, et que rien ne s'interpose entre les rayons du soleil et les vapeurs, qui semblent se détacher du sol.

Mais quelque fois, l'aspect de la plaine et du pays tout entier est bien différent de celui au-

quel nous venons de faire allusion, nous voulons dire, lorsque les sables du désert sont soulevés par un vent impétueux. Gare alors aux voyageurs, surpris dans une semblable tempête, au milieu d'une vaste plaine, où ils ne sauraient rien trouver, qui pût les protéger et leur servir d'abri. Impossible alors d'allumer du feu, impossible de dresser les tentes assez solidement, pour ne pas les voir enlever bien loin d'eux par la violence du vent.

Grâce à Dieu, nous n'eûmes jamais le malheur d'être surpris par aucun orage de ce genre pendant notre traversée du désert, excepté dans une seule circonstance; mais la divine Providence, qui veillait sur nous, avait voulu que ce fût dans les environs du Mont Sinai, où il nous était facile de trouver la protection dont nous avions besoin alors. Au pied de cette montagne fameuse, à l'endroit même où le buisson ardent apparut miraculeusement à Moïse, est un grand couvent, qu'habitent un bon nombre de moines grecques, qui appartiennent au schisme oriental.

Ces moines reçoivent très poliment le petit nombre de voyageurs, venus chaque année des pays *de la civilisation*, comme ils s'expriment eux-mêmes; ils nous accueillirent nous-mêmes avec beaucoup de charité et d'urbanité. Ils ont une suite d'appartements, destinés à recevoir ceux, qui, comme nous, viennent leur demander l'hospitalité.

Le couvent est environné de hautes murailles, tout à l'entour. La manière de pénétrer dans l'intérieur est fort singulière. A une assez

grande hauteur au-dessus du sol, on a pratiqué une ouverture dans une partie du mur; c'est une espèce de lucarne. De cette lucarne, au moyen de cordes et de poulies, on descend un large panier, et c'est dans ce panier que les voyageurs, qui désirent entrer dans le couvent, doivent faire leur glorieuse ascension jusqu'à la susdite lucarne, les uns après les autres!

Il y a bien, à la base des murs, une porte ordinaire, quoique fort solide, qui donne accès à un obscur conduit, à travers lequel il faut cheminer quelque temps, avant de revoir la lumière du jour; mais cette porte, fortement barricadée, ne s'ouvre que dans des circonstances fort solennelles, et seulement lorsque des personnages d'une condition exceptionnelle semblent exiger une dérogation aux lois ordinaires de ce bien singulier couvent.

Or, nous eûmes le bonheur de nous trouver du nombre de ces fortunés voyageurs, à qui il est permis de pénétrer dans le secret de ce fameux couvent, sans être forcés d'y entrer par la lucarne, au risque d'une chute plus ou moins désagréable! Voici pourquoi: dans notre caravane se trouvait une bien grande dame, Madame la Marquise de Rochedragon, la fille du fameux général McDonald, un des plus habiles maréchaux de Napoléon Ier. Cette dame, accompagnée d'une vieille *bonne*, fort respectable, qui bien des années auparavant avait veillé sur sa première enfance et sa jeunesse, et dont elle ne pouvait jamais se séparer, n'avait pas eu peur d'entreprendre la traversée du désert, dans la compagnie de son cousin, le Comte de Montholon!

Nous ne pourrions affirmer, sans danger aucun de nous tromper, si les titres seuls des personnages, que nous venons de nommer, eussent suffi pour nous épargner l'ignominie d'une ascension dans le célèbre panier ! Mais, par bonheur, dirait ici quelque méchant, la brave dame avait bien eu la bonté de faire une grave chute de chameau !! Après être montée sur son dromadaire, elle était, comme de coutume, à ouvrir son parasol, pour se protéger contre les rayons du soleil, lorsque sa monture prend tout à coup l'épouvante, et la renverse violemment du siège, où elle venait de prendre place. Et malheureusement, au lieu, dans sa descente, d'arriver tout de suite jusqu'au sol, son pied reste pris et embarrassé dans un de ses étriers, de sorte que le dromadaire dans sa fuite précipitée, traîne ainsi pendant un certain temps la pauvre dame dans la désagréable position, où le sort l'avait placée. Heureusement que sa tête ne rencontra pas de pierres, contre lesquelles elle eût pu se heurter ; autrement la mort aurait été peut être la fin de cette désagréable chute. Enfin le chameau fut arrêté et la dame arrachée à l'étreinte du malencontreux étrier. Elle s'en tira, la vie sauve, mais au prix de plusieurs contusions, assez fortes pour la rendre incapable de marcher seule pendant tout le temps, qui s'écoula jusqu'à notre arrivée à Jérusalem.

Donc, à cause de cet accident, la mystérieuse porte du convent nous fut ouverte à tous avec ses doubles battants, et nous pûmes ainsi faire notre entrée véritablement en triomphe dans l'intérieur du fameux Couvent du Mont Sinai,

ce dont en des rares voyageurs, à qui il arrive de passer par ces arides plaines, peuvent se vanter, quand ils sont de retour parmi les leurs !

Mais, pourquoi donc ces hauts murs, ces portes mystérieuses, qui ne semblent s'ouvrir qu'en présence du malheur ? Eh, bien, il faut se rappeler que les environs du Couvent sont habités par un certain nombre de Bédonins, race affamée, qui, en maintes circonstances, lorsque la faim les presse un tant soit peu, seraient fort aise, s'il n'y avait pas de barrière devant eux, de faire quelquefois main basse sur les choux et les autres légumes, qui croissent en paix dans le jardin des bons moines, mais auxquels les bons moines attachent autant de prix, que si chacun de leurs filaments étaient un tissu de l'or le plus précieux ! De la verdure, un jardin, des arbres avec de vertes feuilles, qu'on y pense, en face d'une solitude sans bornes de sables desséchés ! ! On comprend facilement toute la valeur, dans de semblables régions, de tout ce qui ressemble à la végétation, à sa fraîcheur, à ses réjouissantes couleurs !

Bref, en vertu de tous les événements ci-dessus, nous nous installâmes, dans le couvent, après y avoir pénétré d'une manière digne et honorable ! On dit cependant qu'un malheur en appelle un autre, ou comme le veulent d'autres, qu'un malheur ne vient jamais seul ! — Mais nous nous apercevons que cet article a déjà pris des proportions un peu trop considérables. Que nos lecteurs veuillent donc attendre la suite, en toute patience, dans notre prochain numéro.

Comment le Souverain Pontife, Pie IX, passe ordinairement sa journée.

Nous nous faisons, et nous nous ferons toujours un devoir et un plaisir de faire part à nos lecteurs de tout ce qui se rattache à Notre Saint Père le Pape, afin de les attacher toujours davantage à ce chef vénéré de notre sainte religion.

Voici quelques détails intéressants qui ne manqueront pas de leur donner une grande jouissance : la manière dont le Saint Père passe ordinairement les heures de chaque journée, malgré l'âge avancé, qu'il a déjà atteint.

L'hiver et l'été, malgré ses 82 années, Pie IX se lève à 5½ heures et s'habille lui-même sans le secours d'aucune personne. Il se réveille généralement de lui-même. Après quelques prières, il monte à l'une de ses chapelles privées, où se garde toujours le Très-Saint Sacrement, et qui contient des reliques d'un prix inestimable : entr'autres un fragment de la crèche, et un grand morceau de la vraie Croix, le voile de Ste. Véronique, une portion considérable du crâne de St. Jean-Baptiste et quelques dents de St. Pierre.

Il se prépare ensuite à dire la Messe, qu'il célèbre à 7½ heures dans une autre chapelle plus petite et moins soigneusement décorée. Les personnes, qui en ont obtenu la permission aux audiences de la veille, assistent à cette messe, et reçoivent de sa main la sainte communion.

Le Pape célèbre la messe avec un recueillement profond, et avec une piété qui souvent se manifeste par d'abondantes larmes. Après sa

messe il en entend une autre, dite par l'un de ses chapelains; après quoi, il donne sa bénédiction au prêtre et aux assistants, puis il se retire. Il est alors à peu près 8 $\frac{1}{2}$ heures.

Le déjeuner est apporté; il consiste en un peu de bouillon et une tasse de café noir. Le Cardinal Antonelli, son Secrétaire d'Etat, a alors une conférence avec Sa Sainteté, tous les jours, excepté le Mardi et le Vendredi, lorsque sa place est prise par Monseigneur Marino Marini.

Vers 10 heures le Saint Père reçoit ses lettres et ses papiers, qui sont, il est inutile de le dire, en nombre très considérable. Le Pape jette un regard rapide sur les Journaux "Osservatore Romano" et la "Voce della Verità," mais il n'examine jamais les autres journaux, qui lui arrivent en nombre prodigieux, et dont ils ne rompt pas même la bande, excepté dans des occasions très rares!

Après cela commencent les audiences privées. Le cérémonial de ces audiences est bien connu. Les hommes portent un habit noir avec une cravate blanche, et n'ont ni chapeau ni gants. Ils font en entrant trois génuflexions, puis s'agenouillent aux pieds du Saint Père, qui les fait lever.

Le Pape est assis, le visiteur se tenant debout ou à genoux. Les Cardinaux et les Princes seuls ont droit à un tabouret en présence du Pape. Ces audiences forment la portion la plus laborieuse et la plus fatigante de la vie journalière du Souverain Pontife. Le département du Secrétaire est littéralement inondé d'applications, qui, durant la belle saison surtout, s'élèvent à un nombre incroyable.

C'est à cause de cela que, par ordre de son médecin, le Pape, durant ces dernières années, a pris l'habitude, à environ 11 hrs. du matin, de boire un peu de bouillon, afin de conserver ses forces, puis un verre de vin de Bordeaux, qui lui est envoyé par les Sœurs St. Joseph, d'une vigne cultivée spécialement pour cet usage.

Autrefois Pie IX ne buvait rien de plus fort que du vin blanc ordinaire. Ce ne fut qu'à l'approche de sa 80e année qu'il consentit à prendre un demi verre de vin de Bordeaux ou de Capri.

Aux audiences, les hommes sont admis dans les appartements du Pape. Aussitôt qu'une visite est finie, Sa Sainteté sonne une petite clochette qui est placée sur sa table, et une autre personne est introduite par un prélat, chargé de cette partie du service.

Vers midi ou midi et demi le Saint Père laisse sa chambre et va faire une promenade dans le jardin ou dans la bibliothèque, ou bien quelque fois dans les salles et les galeries. Sur son chemin, il rencontre des familles, des députations et des personnes admises aux audiences publiques. Il bénit et indulgencie les rosaires, les médailles et les crucifix, dont les visiteurs sont généralement très bien pourvus. Il échange quelques mots avec chaque personne, il prête l'oreille à leurs demandes, et souvent il leur adresse un petit discours.

A 1½ heure, le Saint Père revient de sa promenade. Il congédie sa suite, et se dirige de nouveau vers sa petite chapelle, où il demeure jusqu'à 2 heures en adoration devant le Saint Sacrement. Alors arrive le temps du dîner.

Ce repas se compose invariablement d'un potage, et de quelque volaille, qui est servie sur un grand plat, avec du bouillon et des légumes. Le Pape ne touche que très rarement soit à la volaille, soit au bouillon. Il prend un peu de légumes, un peu de friture romaine, et quelques fruits.

Le caudataire et le secrétaire privé de Sa Sainteté, Monseigneur Cinni, sont les seuls auxquels il soit permis d'assister à ses repas.

En été le diner est suivi d'une *siesta* pendant un quart d'heure seulement. Le rosaire et la récitation du Bréviaire, que le Pape récite tous les jours avec la ponctualité du plus humble curé des campagnes, occupent son temps jusqu'à 4 heures, lorsqu'il fait une seconde promenade, en hiver dans les *Loges de Raphaël*, et en été dans les jardins du Vatican.

Quelques-uns des *beaux-esprits* se sont amusés à l'idée de ce prisonnier, que tout le monde, disent-ils, environne de respect, et que personne n'empêche de sortir de son palais. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que Pie IX est aussi rigoureusement emprisonné, que si les portes du Vatican étaient fermées par de lourds verroux, que personne ne pourrait faire mouvoir. Les insultes et les moqueries de la Presse Libérale seraient mises en jeu par le transport des fidèles. Nous en avons une preuve dans les scènes du 24 Mai dernier, lorsque la foule crut apercevoir le Souverain Pontife à l'une des fenêtres du Vatican.

La promenade favorite du Pape dans ses jardins est une allée couverte de fleurs et bordée

de magnifiques orangers. Il aime à s'asseoir sur un siège en fer à l'extrémité la plus éloignée de cette allée, à l'ombre d'un saule pleureur, près d'une fontaine, qui est appelée "Fontaine de Zitella." Là, à travers le grillage de la basse-cour voisine, il prend plaisir à jeter des miettes de pain ou de gâteau à quelques petits pigeons, dont le plumage est aussi blanc que ses propres habits. Quand le temps est très chaud, Pie IX préfère une promenade dans le voisinage, également embaumée des parfums des orangers, mais plus ombragée, et au bout de laquelle est un *fac-simile* en miniature de la Grotte de Lourdes, avec une statue de la Sainte Vierge et de la fontaine miraculeuse.

Quelquefois le Souverain Pontife fait sa promenade au milieu des haies-vives et des bosquets ornés de statues et de cascades, mais il ne descend jamais au parterre, malgré le soin avec lequel son zélé jardinier a dessiné avec du buis, en caractères gigantesques, les armoiries du Pape, avec ces mots italiens : "*Pio Nono, Pontifice massimo.*" Pie Neuf, Souverain Pontife.

Appuyé sur une canne, et légèrement penché en avant, Pie IX, marche encore bravement, et souvent il ne s'arrête, comme il l'observe lui-même en souriant, que pour donner un peu de repos aux membres fatigués des vieux Cardinaux, qui ont quelque peine à le suivre. Sa Sainteté revient ensuite à la maison, et demeure avec les officiers de son palais jusqu'à l'heure de l'Angelus, qu'il récite toujours à haute voix, y ajoutant une fois le *De Profundis*.

Alors commencent de nouveau les audiences

privées, qui se continuent jusqu'à l'heure du souper. Le Pape prend son troisième repas à environ 9 heures du soir, immédiatement avant de se retirer pour la nuit. Ce repas est encore plus simple que les deux autres, qui l'ont précédé, car il ne se compose que d'un peu de bouillon avec deux patates, tout simplement bouillies, et assaisonnées d'un petit peu de sel, et de quelques fruits.

Nous ne savons pas si beaucoup de princes, ou si beaucoup de personnes privées mêmes se contenteraient volontiers d'une aussi simple nourriture ! Le Saint-Père se met au lit à 10 heures, sans le secours d'aucun valet de chambre, et souvent alors le domestique de la semaine, qui dort dans une chambre voisine, entend le vénérable vieillard chanter à voix basse les cantiques de l'Eglise.

Il est très connu que Pie IX a la voix belle, puissante, sonore et flexible.

Le lit du Pape est le lit d'un collégien, fait en fer, sans rideau aucun, avec un tout petit morceau de tapis dans le voisinage immédiat. C'est dans cette très-humble retraite que Pie IX jouit du repos qu'il a si laborieusement gagné. Sa Sainteté dort du sommeil calme et tranquille d'un enfant. La santé dont il jouit est vraiment extraordinaire pour un homme de son âge.

Une fois la semaine ses médecins et son chirurgien lui font une visite, pour remplir les devoirs de leur position. Le Pape, en souriant, leur permet de lui examiner le pouls, et quand ils ont bien sûrement décidé qu'il est sans fièvre, Pie IX les congédie avec quelques agréables

paroles, assaisonnées d'esprit, et avec quelques unes de ces aimables plaisanteries, pour lesquelles il est si remarquable.

Des épreuves de tous genres, ont passé sur la tête du Vénérable Pontife sans l'abattre, et sans le moins du monde diminuer cette sérénité surnaturelle, qui est comme une auréole visible sur son front. La barque de Pierre est accoutumée à la tempête : elle vogue au milieu de ses fureurs, comme au milieu de son élément naturel.

Ceux qui visitent l'admirable bibliothèque du Vatican, peuvent y voir, sous un bocal en verre, une petite croix en or, qui fut trouvée au fond d'une urne antique, que l'on avait enterrée à Lorenzo. Cette croix fut autrefois la propriété de Pie IX ; Il en fit présent à la bibliothèque, après avoir écrit de sa propre main sur la carte, à laquelle elle est fixée, ces paroles caractéristiques, qui résument toute sa vie, et qui peuvent bien à propos former la conclusion de cette chronique : "*Cruz est vita mea. Mors inimica tibi.*"

Les apparitions de la Très-Sainte-Vierge Marie à la Grotte de Lourdes et le jaillissement de la Source Miraculeuse.

Beaucoup ont entendu parler de Notre-Dame de Lourdes ; mais il en est peu qui connaissent les détails du grand événement qui a eu lieu, il y a quelques années, à Lourdes, dans le Sud de la France, lorsque la Mère de Dieu apparut plusieurs fois à une pauvre petite fille du peuple, qui

avait inconnue avec sa famille dans cette petite ville. Nous commençons aujourd'hui à publier cet intéressant récit, d'autant plus volontiers que ce qui s'est passé à Lourdes a beaucoup plus d'actualité réelle que bien d'autres choses, auxquelles on attache cependant plus d'importance qu'elles n'en méritent.

Dans le département des Hautes-Pyrénées, à l'embouchure des sept vallées du Lavedan, entre les dernières ondulations des coteaux qui terminent la plaine de Tarbes et les premiers escarpements abrupts qui commencent la Grand-Montagne, est située la ville de Lourdes. Les maisons, assises régulièrement sur un terrain accidenté, sont groupées presque en désordre à la base d'un rocher énorme, isolé de tout et sur lequel est hissé, comme un nid d'aigle, un formidable château fort. Au pied de ce roc, du côté opposé à la ville, à l'ombre des aulnes, des frênes et des peupliers, le Gave court tumultueusement, brisant ses eaux écumantes contre un barrage de cailloux et faisant tourner sur ses rives les roues sonores de trois ou quatre moulins. Le fracas des meules et le murmure du vent dans les branches des arbres se mêlent au bruit de ses ondes fuyantes.

Laissant à sa droite la ville, le Château, et, sauf un seul qui est à sa gauche, tous les moulins de Lourdes, le Gave, pressé d'arriver, s'enluit précipitamment vers la ville de Pau, qu'il dépassera en toute hâte pour aller se jeter dans l'Adour et, de là, dans le Grand Océan.

Aux environs de Lourdes, le paysage que longe le Gave est tantôt sauvage et dur, tantôt charmant. Des prairies verdoyantes, des champs cultivés, des bois épais, des roches ardues se mirent tour à tour dans ses eaux. Là, des terres riantes et fertiles, des points de vue gracieux, la grande route de Pau, sillonnée à toute heure par les voitures, les cavaliers et les piétons ; ici, les monts farouches et leur solitude terrible.

Lourdes est le carefour des eaux thermales. Que l'on aille à Barèges, à Saint-Sauveur, à Cauterets, à Bagnères-de-Bigorre ; que de Cauterets ou de Pau on entreprenne de se rendre à Luchon, c'est toujours par Lourdes qu'il faut passer. De tout temps, depuis que l'on va aux bains des Pyrénées, les innombrables diligences employées au service des eaux durant la saison d'été s'arrêtaient à l'Hôtel de la Poste. On laissait ordinairement aux voyageurs le temps de dîner, de visiter le Château et d'admirer le paysage avant de repartir.

Voilà un siècle ou deux que cette petite ville est ainsi traversée constamment par les baigneurs et les touristes venus de tous les coins de l'Europe. Il en est résulté une civilisation assez avancée.

Le pays a une dévotion tout particulière à la Vierge. Les sanctuaires qui lui sont consacrés sont nombreux dans les Pyrénées, depuis Piétat ou Garaison jusqu'à Bétharram. Tous les autels de l'église de Lourdes sont voués à la Mère de Dieu.

II.

Telle était Lourdes il y a seize ans.

Le chemin de fer n'y passait pas encore et il n'était pas même question qu'il y en eût jamais. Un tracé beaucoup plus direct paraissait indiqué d'avance pour la ligne des Pyrénées.

La cité tout entière et la forteresse sont situées, comme nous l'avons dit, sur la rive droite du Gave, lequel, après s'être brisé, en venant du Midi, contre le roc énorme qui sert de piédestal au Château fort, fait aussitôt un coude à angle droit et prend brusquement la direction de l'Ouest.

Un vieux pont, bâti en amont, à quelques distance des premières maisons de la ville, ouvre une communication avec la campagne, les prairies, les forêts et les montagnes de la rive gauche.

Sur cette dernière rive, un peu au-dessous du pont et en face du Château, une prise d'eau pratiquée dans le Gave, donne naissance à un très-fort canal. Ce canal va rejoindre le Gave à un kilomètre en aval, après avoir dépassé de quelques mètres seulement les Roches Massabielle, dont il baigne la base.

L'île très allongée, qui est formée par le Gave et par ce courant, est une vaste et verdoyante prairie. Dans le pays on l'appelle l'*Ile du Chalet*, ou, plus brièvement, *le Chalet*.

Le moulin de Savy, le seul qui se trouve sur la rive gauche, est bâti à cheval sur le canal et sert de pont entre la prairie et la terre ferme. Ce moulin, de même que *le Chalet*, appartient à un habitant de Lourdes, nommé M. de Laffite.

Or, en 1858, il n'était guère, aux environs de cette très-vivante petite ville, d'endroit plus solitaire, plus sauvage et plus désert, que ces Roches Massabielle, au pied desquelles se rejoignaient le Gave et le canal du moulin.

A quelques pas au-dessus de ce confluent, sur le bord du ruisseau, le roc abrupt était percé à sa base par des excavations irrégulières, assez bizarrement superposées et communiquant entre elles, comme pourraient le faire les trous d'une éponge gigantesque.

La première de ces excavations, et la plus grande était au niveau du sol. C'était une grotte qui avait à peu près l'aspect d'une tente de marchand.

L'entrée avait environ quatre mètres de haut à son point le plus élevé. La largeur de cette Grotte, à peu près égale, à sa profondeur, était de douze à quinze mètres.

A partir de cette entrée, le rocher allait en s'abaissant, à la façon d'un toit de grenier vu en dessous, et en se rétrécissant des deux côtés.

Au-dessus, un peu sur la droite du spectateur, se trouvait, dans le rocher, une autre cavité qui communiquait avec la première et qui avait, sous une forme ovale, la hauteur et la largeur d'une fenêtre de maison ou d'une niche d'église.

Toutes ces excavations larges, d'ouverture et peu profondes étaient pleinement éclairées dans tous les sens par le grand jour.

Un églantier, ou rosier sauvage, poussé dans une infractuosité du rocher, étendait ses longues tiges à la base de l'orifice en forme de niches.

Au pied de ce petit système d'excavations, à

travers un chaos de pierres énormes tombées de la Montagne, passait, pour aller cinq ou six pas plus loin se réunir au Gave, le canal rapide du moulin.

La Grotte se trouvait ainsi juste en face de la pointe inférieure de l'île du Chalet, formée, comme nous l'avons dit, par le Gave et le canal.

On nommait ces excavations la *Grotte de Massabielle*, du nom des rochers dont elle dépendait. "Massabielle," en patois du pays, veut dire, "vieux rochers."

En aval, sur les bords du Gave, s'étendait un tertre inculte et rapide, appartenant comme tout le reste à la commune de Lourdes, et où les porchers du pays allaient parfois faire paître leurs vils troupeaux.

Quand survenait un orage, ces pauvres gens s'abritaient dans la Grotte, ainsi que les quelques pêcheurs qui avaient coutume de jeter en cet endroit leurs filets dans le Gave.

Comme dans toutes les excavations de cette nature, le roc était sec en temps ordinaire et légèrement humide par les temps de pluie. Cette rare humilité et cet imperceptible suintement des saisons pluvieuses ne se faisaient remarquer que d'un seul côté, c'est-à-dire à droite en entrant. Ce côté est précisément celui d'où vient habituellement la pluie, soulevée par les vents d'ouest; et il arrivait naturellement au rocher, très-mince et plein de fentes en cet endroit, ce qui arrive aux murs des maisons lorsqu'ils sont à cette exposition et bâtis avec du mortier médiocre.

Le côté gauche et le fond, se trouvant en de-

hors de ces conditions, étaient constamment secs comme le plancher d'un salon. L'humidité accidentelle de la paroi de l'ouest faisait même ressortir la sècheresse torride du nord, de l'est et et du midi de la Grotte.

Au-dessus de la triple cavité s'élevait, presque à pic l'énorme masse des Roches Massabielle, tapissées en maint endroit par le lierre et le buis, par les bruyères et par la mousse. Des ronces enchevêtrées, des noisetiers, des églantiers, quelques arbres dont le vent cassait souvent les branches, avaient poussé leurs racines dans les fentes du roc.

III

A l'époque où commence ce récit, il y avait à Lourdes une famille de pauvres gens, qui demeuraient comme locataires dans une misérable maison de la rue des Petits-Fossés.

Le père, encore jeune, exerçait la profession de meunier, et il avait pendant quelque temps exploité, comme fermier, un petit moulin assis au nord de la ville, sur l'un des ruisseaux qui se jettent dans le Gave. Mais ce métier exige des avances, les gens du peuple ayant coutume de faire moudre à crédit; et le pauvre meunier, pour cette raison, avait été obligé de renoncer à la ferme du petit moulin, où son travail, loin de le mettre dans l'aisance, avait contribué à le jeter dans une indigence plus profonde. En attendant des jours meilleurs, il travaillait,—non point chez lui, car il n'avait rien au monde, pas même un petit jardin,—mais de divers côtés, chez quelques voisins, qui

l'employaient de temps en temps comme journalier.

Il se nommait François Soubirous et était marié à une très-honnête femme, Louise Casterot, qui était une bonne chrétienne et qui soutenait son courage.

Ils avaient quatre enfants : deux filles, dont l'aîné avait environ quatorze ans, et deux garçons beaucoup plus jeunes ; le dernier avait à peine trois ou quatre ans.

Depuis quinze jours seulement leur fille aînée, une chétive enfant, demeurait avec eux. C'est cette petite fille qui doit jouer un rôle considérable dans notre récit, et nous avons étudié avec soin toutes les particularités et tous les détails de sa vie.

Lors de sa naissance, sa mère, malade à cette époque, n'avait pu l'allaiter, et elle l'avait mise en nourrice dans un village voisin, à Bartrès, où l'enfant demeura après son sevrage. Louise Soubirous était devenue mère une seconde fois ; et deux enfants à soigner en même temps l'eussent retenue au logis et empêchée d'aller en journée et dans les champs, ce qu'elle pouvait faire aisément avec un seul nourrisson. C'est pour cela que les parents laissèrent leur première née à Bartrès. Ils payaient pour son entretien, quelquefois en argent et plus souvent en nature, une pension de cinq francs par mois.

Lorsque la petite fille eut atteint l'âge d'être utile, et qu'il fut question de la reprendre dans la maison paternelle, les bons paysans qui l'avaient nourrie, s'aperçurent qu'ils s'étaient attachés à elle et qu'ils la considéraient, ou à peu près, comme une de leurs enfants. Dès ce mo-

men, ils se chargèrent d'elle pour rien, l'employant à garder les brebis. Elle grandit ainsi au milieu de cette famille adoptive, passant toutes ses journées dans la solitude, sur les coteaux déserts où paissait son humble troupeau.

En fait de prières, elle ne connaissait au monde que le chapelet. Soit que sa mère nourrice le lui eût recommandé, soit plutôt que ce fut un besoin naïf de cette âme innocente, partout et à toute heure, en gardant ses brebis, elle récitait cette prière des simples. Puis elle s'amusa toute seule avec ces joujoux naturels que la Providence maternelle fournit aux enfants du pauvre : elle jouait avec les pierres qu'elle entassait en petits édifices enfantins, avec les plantes et les fleurs qu'elle cueillait çà et là, avec l'eau des ruisseaux où elle jetait et suivait de l'œil d'immenses flottes de brins d'herbes ; elle jouait avec celui qui était son préféré dans le troupeau confié à ses soins. " De tous mes agneaux, disait-elle un jour, il y en a un que j'aime plus que les autres. " — " Et lequel ? " lui demanda-t-on. — " Celui que j'aime, c'est le plus petit. " Et elle se plaisait à le caresser et à folâtrer avec lui.

Elle était elle-même parmi les enfants comme ce pauvre agneau, faible et petit, qu'elle aimait. Quoiqu'elle eût déjà quatorze ans, tout au plus si on lui en eût donné onze ou douze. Sans être pour cela malade, elle était sujette aux oppressions d'un asthme qui parfois la faisait beaucoup souffrir. Elle prenait en patience son mal, et elle acceptait ses douleurs avec une tranquille et admirable résignation.

A cette école innocente et solitaire, la pauvre

bergère apprit peut-être ce que le monde ignore : la simplicité qui plaît tant à Dieu. Loin de tout contact impur, s'entretenant avec la Vierge Marie, passant son temps et ses heures à la couronner de prières en égrenant le chapelet, elle conserva cette candeur absolue, cette pureté baptismale que le souffle du monde ternit si vite, même chez les meilleurs.

Telle était cette âme d'enfant, limpide et paisible comme ces lacs inconnus qui sont perdus dans les hautes montagnes et où se mirent en silence toutes les splendeurs du ciel." Heureux les cœurs purs, dit l'Évangile : Ce sont ceux-là qui verront Dieu !"

Ces grands dons sont des dons cachés et l'humilité qui les possède les ignore souvent elle-même. La petite fille avait déjà quatorze ans et, si tous ceux qui l'approchaient par hasard se sentaient attirés vers elle et secrètement charmés, elle n'en avait point conscience. Elle se considérait comme la dernière et la plus arriérée des enfants de son âge. Elle ne savait, en effet ni lire ni écrire. Bien plus, elle était tout à fait étrangère à la langue française, et ne connaissait que son pauvre patois pyrénéen. On ne lui avait jamais appris le catéchisme. En cela aussi son ignorance était extrême : *Notre Père, Je vous salue, Je crois en Dieu, Gloire au Père,* récités au courant du chapelet, constituaient tout son savoir religieux.

Après de tels détails, il est inutile d'ajouter qu'elle n'avait point fait encore sa première communion. C'était précisément pour l'y préparer et l'envoyer au catéchisme que les Soubirous venoient de la retirer du village perdu, habité

par ses parents nourriciers, et de la prendre chez eux, à Lourdes, malgré leur excessive pauvreté.

Elle était, depuis deux semaines, rentrée au logis paternel. Préoccupée de son asthme, de sa frêle apparence, sa mère avait pour elle des soins particuliers. Tandis que les autres enfants de la famille allaient nu-pieds dans leurs sabots, celle-ci avait des bas dans les siens : tandis que sa sœur et ses frères couraient librement au dehors, elle était presque constamment utilisée à l'intérieur. L'enfant, habituée au grand air, eût aimé à sortir.

IV

On était, avons-nous dit, en 1858. Or, le 11 février inaugure, en cette année-là, la semaine des réjouissances profanes qui, suivant un usage immémorial, précèdent les austérités du carême. C'était le jour du Jeudi gras. Le temps était froid, un peu couvert, mais très-calme. Dans les profondeurs du ciel, les nuages se tenaient immobiles. Aucune brise ne les poussait les uns contre les autres, et l'atmosphère était d'une entière placidité. Par moments tombaient du ciel quelques gouttes d'eau.

Ce jour-là, d'après les privilèges particuliers de ses Offices Propres, le diocèse de Tarbes célébrait la mémoire et la fête de l'illustre bergère de France, sainte Geneviève.

Onze heures du matin avaient déjà sonné à l'horloge de l'église de Lourdes.

Tandis que, presque partout, se préparaient de joyeuses réunions et des festins, cette pauvre famille n'avait pas de bois pour préparer son dîner. (A continuer).